W. R. BURNETT

MI AMIGO

roman traduit de l'américain par Fabienne Duvigneau

Postface de Bertrand Tavernier



ACTES SUD

“L’Ouest, le vrai”
série dirigée et présentée par Bertrand Tavernier

L’histoire de l’Ouest américain et de sa conquête a suscité la plupart des grands mythes fondateurs de l’imaginaire américain et inspiré des milliers de films d’un genre fameux – le western – qui célèbrent les vastes espaces et la présence de “La Frontière”, font revivre les affrontements entre les Blancs et les “Sauvages” (avec leurs déclinaisons religieuses, raciales, génocidaires), entre la Loi et l’Ordre, l’Individu et la Collectivité. Ajoutons à cela une guerre civile d’une rare sauvagerie dont l’Amérique paie encore les conséquences…

Nombre de ces films qui sont de purs chefs-d’œuvre ont pour origine des romans non moins excellents. Mais la plupart furent ignorés, méprisés par les critiques de cinéma, et rarement publiés en français.

La série “L’Ouest, le vrai” veut faire redécouvrir ces auteurs aujourd’hui oubliés ou méconnus (du moins en France), dans des traductions inédites.

Tout à la fois films et livres, j’ai choisi ces romans pour l’originalité avec laquelle ils racontent cette époque, pour leur fidélité aux événements historiques, pour leurs personnages attachants, le suspense qu’ils créent… mais aussi pour leur art d’évoquer des paysages si divers dont leurs auteurs sont amoureux : Dakota, Oregon, Texas, Arizona, Utah, Montana… l’Ouest, le vrai, quel irrésistible dépaysement!

B. T.

Le sergent Desportes, vieux briscard aussi courageux que respecté, défend la loi dans le Sud-Ouest américain. Il rencontre et sauve dans le désert un étrange gamin à la jambe fracturée, Bud, dont le cheval a été blessé. Entre ces deux hommes si dissemblables naît une singulière amitié, à la fois ambiguë et teintée, chez le sergent, de sentiments paternels.

W. R. Burnett s'est inspiré de Billy the Kid pour créer le personnage si moderne de Bud, ce gamin aux multiples facettes, secret et ambitieux, intelligent et roublard, qui a quelque chose du pervers narcissique. Au fil des traques s'enchaînant sans relâche, admiration et trahison se révèlent indissociables. L'auteur de *Terreur apache* nous offre ici un roman haletant, tendu, elliptique, dépouillé, qui déploie une véritable galerie d'hommes et de femmes inoubliables tout en offrant des remarques saisissantes sur cette région encore sauvage et cette époque de violences.

Bertrand Tavernier

W. R. BURNETT

*W. R. Burnett (1899-1982), un des grands noms du roman noir (*Le Petit César, Quand la ville dort, High Sierra*), scénariste de Scarface, pensait paradoxalement que certains de ses meilleurs romans étaient ceux qui exploraient l'histoire de l'Ouest. En 1980, il a reçu l'Edgar du Grand Maître (Grand Master Award) par le Mystery Writers of America. La moitié de ses livres sont traduits en français, surtout dans les collections Série noire et Rivages/Noir. Dans la série "L'Ouest, le vrai" est déjà paru* Terreur apache *(Actes Sud, 2013).*

DU MÊME AUTEUR

LUNE PÂLE, Gallimard, 1958.
DU SPORT À LA UNE, coll. Série Noire n° 724, Gallimard, 1962.
ON EFFACE TOUT, coll. Série Noire n° 711, Gallimard, 1962.
LE PUR-SANG IRLANDAIS, coll. Plein Vent n° 57, Robert Laffont, 1969.
GOOD-BYE, CHICAGO, coll. Série Noire n° 1839, Gallimard, 1981.
DARK HAZARD, coll. L'Introuvable n° 1, Éditions de l'Ombre, 1983.
DONNANT DONNANT, coll. Carré noir n° 475, Gallimard, 1983.
LE SAMSON DE L'OUEST, coll. Carré noir n° 498, Gallimard, 1983.
LE CAPITAINE LIGHTFOOT, coll. Folio n° 1614, Gallimard, 1984.
UN HOMME À LA COULE, coll. Carré noir n° 510, Gallimard, 1984.
TÊTE DE LARD, coll. Carré noir n° 555, Gallimard, 1985.
BIG STAN, Sinfonia, 1986.
LE PETIT CÉSAR, coll. Folio n° 1852, Gallimard, 1987.
ROMELLE, coll. Rivages/Noir n° 36, Payot & Rivages, 1987.
IRON MAN, coll. L'Introuvable n° 4, Éditions de l'Ombre, 1988.
KING COLE, coll. Rivages/Noir n° 56, Payot & Rivages, 1988.
FIN DE PARCOURS, coll. Rivages/Noir n° 60, Payot & Rivages, 1989.
HIGH SIERRA, 10/18 n° 2108, 1990.
TOMORROW'S ANOTHER DAY, coll. L'Introuvable n° 5, Éditions de l'Ombre, 1990.
RIEN DANS LES MANCHES, coll. Folio n° 2856, Gallimard, 1996.
QUAND LA VILLE DORT, coll. Folio policier n° 83, Gallimard, 1999.
TERREUR APACHE, série "L'Ouest, le vrai", Actes Sud, 2013.

Photographie de couverture : © Trunk archives

Titre original :
Mi amigo
© W. R. Burnett, 1959

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-04962-1

W. R. BURNETT

Mi amigo

roman traduit de l'américain
par Fabienne Duvigneau

Postface de Bertrand Tavernier

ACTES SUD

à Whitney

1

Natty Bugworth, avec sa barbe brune et sa veste en daim dont les longues franges voletaient derrière lui, fit irruption dans la cour comme un taureau en furie et dispersa les chèvres, les poulets et les métis sur son passage. “Où il est ? beugla-t-il. Le Soldat… Où ce qu’il est ?”

C’était le soir. Un ciel bleu profond, voilé de brume, étendait sa voûte sur la grosse bourgade d’Agua Prieta, en plein désert ; et chez Salzedo, la fumée des feux allumés pour le dîner s’élevait par les trois cheminées légendaires, les hommes chantaient, debout au bar, les lampes brûlaient dans les maisons basses en adobe rassemblées ici au petit bonheur et formant un ensemble hétéroclite, à la fois hôtel, salle de bal, saloon et Dieu sait quoi encore. Ah, chez Salzedo ! L’oasis, le paradis pour les éclaireurs de l’armée en permission, les éleveurs et les fonctionnaires de l’administration, les prospecteurs enrichis, et même la poignée de touristes intrépides qui arrivaient par le train et la diligence depuis la grande ville de San Gorgonio, au nord, destination prisée des vacanciers.

Braillant toujours, Natty attrapa un jeune métis et le secoua sans ménagement. “Occupe-toi de mon cheval et de mes mulets, p’tit gars. Je les ai laissés à l’entrée. Il paraît qu’on peut trouver le Soldat ici… Où ce qu’il est ?”

Le jeune métis ne comprenait pas l’anglais, sauf celui qu’on parlait mal et en articulant très lentement. Il haussa les épaules, roulant des yeux effarés devant cet Anglo immense, un géant d’un mètre quatre-vingt-dix ou plus, avec ses cheveux longs, sa barbe fournie, sa veste en daim à franges et son bonnet en peau

de loup. Dans le crépuscule tombant, il ressemblait davantage à un ours des montagnes qu'à un homme.

Natty sentait l'alcool à plein nez. Il secoua encore le jeune métis – doucement, pensait-il – et lâcha une autre bordée de questions. Luis Salzedo, le propriétaire, petit et grassouillet, surgit soudain d'entre les ombres du côté de la cuisine, un fusil dans les mains.

"Hé ! s'écria-t-il. Toi, là ! Laisse mon gars tranquille. Qu'est-ce qui se passe ?"

Natty libéra aussitôt le garçon et lança : "Luis ! C'est moi… Natty Bugworth. Où ce qu'il est, le Soldat ?"

Le jeune métis courut se mettre à l'abri dans une remise, comme un poulet affolé. Luis baissa son fusil et s'esclaffa. "Tu fais beaucoup de bruit, Natty. Un jour, quelqu'un va te descendre. Le sergent Desportes est en train de dîner. Dans le grand bar. Tu vois la porte, là…

— Je sais où se trouve le bar, dit Natty en riant dans sa barbe. Je suis parti longtemps, mais j'ai pas oublié chez Salzedo." Il passa familièrement un bras sur l'épaule de Luis. "Là-bas dans le désert, quand mon mulet, celui qui est une mule, commençait à me faire envie, tu sais ce que j'ai pensé ? J'ai pensé : « Mince, je peux bien tenir jusqu'à chez Salzedo, quand même, et conserver mon estime de moi. »" Il éclata de rire et Luis l'imita.

"Dis à ton petit froussard de surveiller mon cheval et mes mulets. Il faisait chaud aujourd'hui, la route a été longue, et faut que j'aille saluer le Soldat.

— D'où tu viens ? demanda Luis, étonné. Tu as bu.

— Impossible d'attendre jusqu'ici. Je me suis arrêté dans un saloon en ville et j'ai rechargé les batteries pour pouvoir continuer. Je me sentais faible… Tu as de la place pour me loger, Luis ?

— *Sí*. J'ai beaucoup de monde en ce moment, mais je fais de la place pour toi. Tu es l'ami du sergent, alors je fais de la place. Mais je crois, lui, il part.

— Il *quoi* ? rugit Natty.

— Ce soir, je crois.

— Non, il peut pas s'en aller quand je me pointe avec mille dollars en poche et que ça me démange de tout dépenser. Je garderai peut-être juste une petite mise de fonds pour prospecter. Laisse-moi passer."

Natty se rua vers la porte, déplaçant une masse d'air qui agita les cheveux de Luis. Celui-ci cria en espagnol : "Pedro ! Sors de cette remise et viens t'occuper des chevaux et des mulets du señor Bugworth. Traite-les bien, surtout. Il a mille dollars à dépenser et c'est l'ami du sergent."

Pedro émergea de sa cachette et s'avança timidement dans la cour, sous l'œil de son patron, señor Luis. Ah, ces Anglos ! Ces *hombres* si énormes, avec leurs cheveux hirsutes ! Il n'arrivait pas à s'y habituer. Ils le terrifiaient.

Le bar, renflé au centre, s'étirait sur toute la longueur de deux bâtiments réunis en un seul. Des bougies étaient allumées dans des lampes-tempêtes réparties çà et là. L'étoile du berger, blanche et froide, brillait à l'une des fenêtres serties dans l'épaisseur des murs. Des hommes se tenaient debout d'une extrémité à l'autre du comptoir, des Anglos pour la plupart, pendant que des barmans mexicains leur servaient à boire et que des jeunes Mexicaines et métisses s'affairaient aux tables disposées contre les murs.

Natty entra en maugréant, presque à l'aveugle dans la faible lueur des bougies, mais quand ses yeux se furent accoutumés à la pénombre, il s'avança dans la pièce longue et étroite en dévisageant les hommes assis aux tables. Enfin, il lança à l'un des barmans : "Vous savez où il est, le Soldat ?

— Je suis là", répondit une voix basse, un peu étouffée, et Natty pivota sur lui-même.

En habitué de longue date, le sergent se leva, le saisit brusquement par la taille et le serra contre lui, puis, le repoussant, lui asséna un coup de poing dans le ventre suivi d'une bourrade sur l'épaule qui le propulsa en avant. Natty éclata de rire et envoya au sergent une grande claque dans la poitrine. Le sergent se rassit avec un soupir. En prenant place aussitôt en face de lui, Natty bouscula la table et manqua de renverser son café.

"Comment vas-tu, vieille branche ? s'écria Natty. Ça alors ! Quand j'ai appris que t'étais ici, j'ai rappliqué ventre à terre.

— Tu veux commander à dîner ? proposa le sergent en le dévisageant d'un œil circonspect.

— Quoi ? Déjà ? fit Natty. Je me suis même pas encore rincé le gosier." Il héla une jeune métisse qui passait près de leur table. "Hé, toi ! Apporte-moi une bouteille.

— Du vin, señor ?" demanda la fille à la peau basanée, découvrant une rangée de dents blanches parfaitement alignées.

Natty rigola. "J'ai l'air d'un homme qui boit du vin, chérie ? dit-il. C'est la lumière des bougies qui te fait croire ça." Il sortit un énorme rouleau de billets de sa poche et en détacha un. Les yeux de la fille suivaient chacun de ses mouvements à présent. "Tiens, ma belle, dit-il. C'est un yellow-back[1]. *Comprende ?*

— *Sí*, señor, dit la fille avec un sourire ravi.

— Un peu, que tu comprends ! Allez, apporte-moi une bouteille de whisky et tu pourras avoir le billet. *Comprende ?* Ensuite, peut-être qu'on discutera tous les deux. Disons, vers minuit ?

— Oh, *sí*, señor." La jeune métisse montra encore ses dents étincelantes avant de s'éloigner à pas pressés.

Sous le regard placide que le sergent posait sur lui, Natty rangea l'énorme rouleau de billets, se renversa en arrière contre le dossier de sa chaise, coinça les pouces dans les poches de son gilet et regarda autour de lui avec un air d'évidente satisfaction. Le sergent, âgé d'une quarantaine d'années, avait d'épais cheveux noirs, à peine striés de blanc par endroits, des yeux sombres, étroitement fendus, et un menton proéminent. De sa personne se dégageait une impression de compétence, de calme, de sérénité, autant de qualités que chacun s'accordait à lui reconnaître dès la première rencontre. Il était rare qu'on lui cherche noise.

Il portait une chemise en flanelle bleu foncé, un foulard jaune attaché avec un nœud de cravate simple et une veste en laine peignée grise qui avait connu des jours meilleurs.

"À ce qu'il paraît, tu t'en vas ?" dit Natty.

Le sergent hocha la tête. "Juste après le dîner. Je dois retourner au camp.

— T'es en permission ?

— Oui.

— Ton congé est fini ?

— Non. J'ai encore trois jours."

Natty poussa un rugissement et frappa sur la table. "Eh ben alors… ! Soldat, j'ai mille dollars qui me brûlent le fond de la poche. Je compte bien tout dépenser. Je dessoûlerai pas tant qu'il

1. Billet californien "jaune" gagé sur l'or. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

en restera. Et je vais faire la bête à deux dos avec une femme tous les jours. Tu peux pas partir."

La jeune métisse revint avec la bouteille et Natty lui tapota le derrière d'un air songeur. La fille gloussa, montra encore ses dents puis s'éclipsa.

"Elles sont légèrement vêtues, ces filles-là. Mais c'est pas moi qui m'en plaindrai. Ça permet de gagner du temps. Je supporte pas ces horribles corsets… Hé, Soldat ?" Natty inclina la tête sur le côté et observa le sergent en silence pendant un moment. "Tu vas rester, pas vrai ? demanda-t-il enfin, visiblement inquiet.

— Non, répondit le sergent. J'en ai assez. Je me réjouissais de cette permission, mais je m'en suis vite lassé. Je me fais vieux, sans doute.

— Vieux ! s'écria Natty, outré. T'as cinq ans de moins que moi, si ma mémoire est bonne. Soldat, tu te souviens de l'époque à Apache Rock ? C'était il y a combien de temps ? Quinze ans ou plus. Bon Dieu ! C'est vraiment si loin que ça ? Quand ces anciens rebelles nous ont tiré dessus, juste pour rigoler, tu te rappelles la cuite qu'on s'est prise après ? Et la rousse qui avait perdu son jupon au beau milieu de la rue, en plein jour – pile au moment où le pasteur passait par là ? Mince, Soldat, tu peux pas me laisser ici avec mille dollars, tout seul.

— Je rentre au camp. Tu m'accompagnes ?

— Dans c'te maudite ville sur la *mesa*, pour être réveillé tous les matins par le clairon ? Ah non alors, j'ai eu ma dose de trompette pendant le Grand Bazar. Plus que ma dose." Natty se servit un verre puis considéra le sergent comme s'il le voyait pour la première fois. "Le problème avec toi, c'est que t'es un soldat dans l'âme. Depuis toujours. Y a pas meilleur sergent dans tout le régiment : c'est ce que disait le capitaine. Tu te rappelles ? Fichtre, oui. T'es soldat jusqu'au bout des ongles, et tu veux retourner au camp. Même les femmes, tu t'y intéresses plus."

Natty plaisantait mais il avait touché juste, en partie. À mesure que le sergent prenait de l'âge, il se retirait de plus en plus du monde pour se consacrer à ses devoirs militaires.

Quand Natty consentit enfin à lâcher sa bouteille pour manger, il s'était résigné au départ du sergent.

Un type sacrément mystérieux, ce Soldat ! John Desportes, il s'appelait. Il avait bien l'air un peu français, mais ne prétendait pas l'être. Il venait de là-haut, du côté du Wisconsin. La Crosse, c'était ça ? Un village de bûcherons sur le Mississippi. Beaucoup de Français s'étaient établis dans ce coin-là… des *voyageurs**[1], comme on disait. Bizarre quand même, ce Soldat. Ils avaient combattu côte à côte dans un régiment de cavalerie. Le Soldat avait été nommé sergent presque tout de suite. Et puis, très vite, ç'avait été fini, les hommes s'étaient empressés de rendre l'uniforme et de reprendre leur liberté. Même le Soldat avait quitté l'armée. Ils étaient partis dans l'Ouest ensemble, travaillant comme employés du chemin de fer, vachers, chasseurs de bisons, et même bûcherons. Ensuite, Natty s'était laissé gagner par la folie de l'argent, il voulait devenir riche. Il avait réussi à lever des fonds et, avec un cheval et un *burro*, il s'était mis en route pour des collines dont il avait entendu dire qu'elles regorgeaient de minerai d'argent. Quand il revint à Mesa Encantada, le premier homme qu'il croisa fut le Soldat… dans un uniforme de la cavalerie à galons jaunes : il avait repris du service. Onze ans avaient passé depuis. Aujourd'hui, il était de ceux qui menaient la danse au camp, et on racontait que le commandant Etheredge était incapable de boutonner son pantalon sans l'aide du Soldat. Quand même… oui, c'était bizarre ! Le Soldat semblait parfaitement bien installé dans l'existence qu'il avait souhaitée, et pourtant il apparaissait parfois aux yeux de Natty comme un homme très seul, sans vie sociale, sans femme, presque sans amis.

"… ça, pour une surprise ! était en train de raconter Natty. C'était un lopin de terre qui ne valait pas un clou. Moi, je croyais que j'allais tomber sur une mine d'argent, mais personne n'avait rien trouvé dans le coin. J'ai fini par en avoir marre de la solitude, alors je me suis taillé à San Gorgonio. Et voilà-t-y pas que je rencontre un bonhomme… Il venait à peine de descendre du transcontinental et il m'a offert mille dollars pour ce vieux tas de cailloux là-haut sur le plateau.

— On a découvert de l'argent à Tarbush, dit le sergent en se retenant de rire. Tu ne le savais pas ?"

1. Les mots et expressions suivis d'un astérisque sont en français dans l'original.

Natty s'immobilisa, fourchette en l'air, bouche ouverte. "Tarbush ? Mais c'est à deux pas… T'en es sûr ?

— Oui, dit le sergent. Tout Agua Prieta en parle.

— Ah, il m'a bien entourloupé… Je lui tords le cou si jamais je le revois. Tu penses que je devrais m'en retourner à Tarbush ?

— Je ne sais pas. C'est la ruée, maintenant."

Natty jura un long moment dans sa barbe, puis se mit à rire. "Bon, allez…, dit-il enfin. J'ai eu mille dollars en espèces et je vais me payer une tranche comme un richard avant de repartir. J'ai idée qu'il y a de l'argent du côté de Lava Rock. J'essaierai là-bas.

— C'est un pays de *badlands*, dit le sergent. Dépourvu de végétation et truffé de renégats en tous genres : Apaches, Anglos et Mex."

Natty haussa les épaules. "Moi, j'ai jamais d'ennuis avec personne. À propos de *badlands*… Tu files par la Big Sheep Range ce soir ?

— Oui.

— Tu sais qu'il y a une sécheresse là-haut ?

— C'était déjà très sec quand je suis passé il y a trois semaines.

— C'est pire maintenant. Pas une goutte d'eau. J'ai parlé avec un type dans un saloon, il venait de la traverser. Y a plus un seul daim, ils se sont tous tirés… Dieu sait où. Ça grouille de pumas affamés, alors fais gaffe à ton cheval. Vaudrait pas mieux partir de jour ?

— Non. Il faut bien dormir quelque part, dit le sergent. Et c'est plus facile de ce côté-là. Je n'aimerais pas me trouver sur l'autre versant la nuit. Trop accidenté.

— Je suis fatigué rien que d'y penser, dit Natty en soupirant. Pourquoi tu prends pas la diligence de San Juan, puis le train jusqu'à San Gorgonio, et ensuite la ligne qui dessert Mesa Encantada ?

— Je hais les trains. Je ne peux pas dormir… Et je ne sais pas quoi faire pour m'occuper."

Après un silence, Natty demanda : "Tu as un bon cheval ?

— Oui.

— Un mulet tiendrait mieux le coup. J'en ai un, tellement teigneux que je plains le puma qui le regarderait de travers.

— Cesse donc de t'inquiéter, Natty, dit le sergent avec un rire amusé. On dirait une vieille femme."

Natty lorgna la jeune métisse du coin de l'œil puis déclara : "Ça, Soldat, c'est bien une chose que je ne suis pas."

Natty et le sergent se dirent au revoir à la porte du corral, sous les yeux de Salzedo et de deux Mexicains toujours à l'affût qui se tenaient debout un peu plus loin. La nuit était complètement tombée maintenant, avec un million d'étoiles au-dessus, comme si le ciel noir, percé de trous, laissait passer la clarté intense de quelque chose d'énorme qui existait de l'autre côté. Au nord-est, les lumières d'Agua Prieta clignotaient lentement dans la nuit pure et limpide du désert.

Le sergent monta à cheval puis se pencha pour serrer la main de Natty. "Passe me voir, quand tu auras dilapidé tout ton argent.

— Oui, pourquoi pas ?" répondit Natty avec une jovialité forcée. En vérité, il était déprimé de voir le sergent partir, mais s'efforçait de ne pas le montrer. "Surtout si je vais prospecter à Lava Rock. C'est sur ma route."

Après un geste d'adieu, le sergent s'éloigna. Luis Salzedo rejoignit Natty.

"Un type bien… dit-il.

— Un imbécile, oui ! rétorqua Natty. Si seulement il voulait venir creuser avec moi, je lui ferais gagner des mille et des cents. Dès que je tombe sur une mine d'argent… Mais il n'a jamais eu envie de faire fortune. Tout ce qui l'intéresse, c'est la vie de soldat. C'est un crétin, Luis.

— Je le trouve bien, répéta Luis avec un sourire d'excuse.

— Il a fait la bringue un peu ?

— Non. Toujours sobre. Avec une jolie fille très douce. Dolores… Mexicaine. Pas métisse…

— Moi, j'aime les foncées, celles qui ont les dents qui brillent, comme la petite du bar.

— Pepita ! Oh, *sí* ! dit Luis. Très vive. Elle a du sang hopi.

— Quand bien même elle aurait du sang crapaud, je m'en ficherais complètement. C'est elle que je veux."

Ils retournèrent en riant vers les lumières du bar. Mais le cœur de Natty n'y était pas. Les amis qui s'en allaient, ça lui mettait le moral en berne.

2

Le sergent allait au pas sur l'étroit sentier rocailleux qui montait en pente raide vers le sommet de la combe. La lune était claire et les grands pins jetaient des ombres obliques devant lui. Pas loin de deux heures du matin. Il avançait à bonne allure, sans avoir besoin de pousser sa monture. Dans moins d'une heure, il atteindrait la crête où il ferait halte jusqu'à l'aube. Le reste du trajet, en descente pour la plus grande partie, longeait de dangereux précipices. Mieux valait ne pas s'y risquer dans l'obscurité.

Avec le printemps qui tirait à sa fin, l'air était aussi sec que de la poudre. Il régnait un tel calme dans les montagnes que le sergent entendait les coulées furtives des aiguilles de pins qui glissaient sous les grands arbres. De temps à autre, de gros cônes s'écrasaient lourdement et il se retenait de sursauter. Au son des sabots ferrés de Mickey qui claquaient sur les pierres du sentier, de petits animaux nocturnes plongeaient dans leurs terriers ou s'immobilisaient, attendant que s'éloigne cet écho étrange qui trouait le silence de la nature primordiale.

À deux reprises, le sergent entendit des pumas. C'était un cri à vous faire dresser les cheveux sur la tête, comme les hurlements d'une femme soumise à une atroce torture. Le sergent ne s'y était jamais habitué. Il en éprouvait des frissons dans tout le corps et une sueur froide lui venait au front. De manière générale, il aimait les animaux. Il se montrait plutôt doux et attentionné avec les chevaux, et n'avait jamais chassé, sauf pour se nourrir. Mais il tirerait à vue sur un puma. "Par peur, tout simplement", se disait-il, et cette réaction ne lui plaisait pas, lui qui s'enorgueillissait d'avoir les nerfs exceptionnellement solides. Même un ours, l'un des animaux

les plus puissants, rusés, et dangereux au monde, ne le troublait pas, bien qu'il se rappelât quelques rencontres désagréables. Mais le lion des montagnes… Ça, c'était autre chose.

Au sortir des pins, la marche devenait plus facile. Le sentier en lacets s'étirait à présent sur un replat, illuminé par le clair de lune, qui ressemblait à un champ de luzerne. Le sergent se serait presque attendu à découvrir un petit ranch flanqué d'un moulin au centre de cette jolie prairie, douce et proprette comme un terrain cultivé. Pourtant, il savait qu'il n'y avait pas une seule habitation, et probablement aucun être humain, à quarante kilomètres à la ronde. Il sortit une cigarette mexicaine, l'alluma en pensant à Dolores avec un sourire un peu triste, passa une jambe par-dessus le pommeau de la selle, et laissa le bon vieux Mickey continuer tranquillement sur le replat que barrait, au fond, une crête de faible hauteur. Ensuite, le sentier grimpait à nouveau, jusqu'au sommet et à l'endroit de la halte.

Le sergent se sentit pris d'un vague regret à l'idée qu'il aurait pu rester chez Salzedo avec Natty. Mais ce n'était qu'une émotion fugitive, aussitôt repoussée. Les années passant, il était devenu adulte ; pas Natty. Tous deux n'avaient presque plus rien en commun. Natty – à quarante-huit ans, c'était bien ça ? – était resté le grand brailleur, cogneur, fêtard qu'il avait été vingt ans plus tôt, complètement irresponsable ou presque. Un jour, il mourrait d'une balle dans le dos, au fond d'une vallée perdue où son corps serait dévoré par les vautours, ou bien ivre, un revolver à la main, dans les rues chauffées à blanc d'une ville du Sud-Ouest où les habitants se chargeraient de l'enterrer. Natty était son ami, son seul ami, mais qui pouvait quoi que ce soit pour lui ? Il continuerait à descendre le cours de sa vie comme il l'entendait.

Quant à Dolores… ! Le sergent lâcha un rire sans joie. C'était la plus jolie Mexicaine qu'il eût jamais vue, mince, élégante en apparence, mais elle n'avait qu'une seule pensée dans sa mignonne petite tête : gagner des dollars, les dollars des Yankees ! Tout se monnayait, et quand elle acquiesçait en souriant gentiment, assise à table en face de lui ou au lit, pendant qu'il parlait du Sud-Ouest, de Mesa Encantada, de la sécheresse, des Apaches de la réserve qui apprenaient à cultiver la luzerne, et de tous ces sujets qui l'intéressaient, lui qui n'avait guère l'occasion de converser avec une personne

extérieure à l'armée, elle n'écoutait pas du tout, en fait, mais tournait des chiffres dans son esprit agile et calculait combien de *dinero* elle pourrait soutirer à ce soldat venu de l'autre côté des montagnes, avant qu'il ne soit rassasié de sa compagnie et ne reparte.

"Du moment que je le sais", dit le sergent en riant intérieurement. Cependant il ne pouvait se cacher que ce n'était pas si simple que cela. Il avait eu envie de se sentir proche de Dolores, et pas seulement parce que c'était une femme. Proche d'un autre être humain.

Avait-elle un amant mexicain qu'elle entretenait ? C'était fréquent. Mais dans le cas de Dolores… Il en doutait vraiment. Il avait entendu dire qu'elle nourrissait des vues sur Luis Salzedo, qu'elle espérait l'épouser. Mais Luis était un vieil oiseau méfiant – et que lui importait une "Dolores" de plus ?

Dolores jouait de la guitare et chantait avec talent, comme tout ce qu'elle faisait. Elle était d'une propreté obsessionnelle – à la différence des métisses –, s'exprimait correctement et accueillait mal les obscénités. Et, oui, c'était une femme d'affaires, un cœur de pierre, qui ravalait son amertume en attendant d'avoir amassé assez de *dinero* yankee pour prendre son indépendance et, à partir de là, vivre à sa guise.

"Je ne peux pas le lui reprocher", dit le sergent en soupirant. La vie n'était pas tendre, ici, pour une jolie femme comme Dolores.

Mickey avançait paisiblement dans le clair de lune. Le sergent tira sur sa cigarette d'un air songeur. Demain soir, si tout allait bien, il retrouverait Mesa Encantada, la routine, le son du clairon sur le champ de manœuvres, le commandant Etheredge et les conversations presque quotidiennes qu'ils avaient tous les deux, les charmantes épouses des militaires, les froufrous de leurs robes, leurs ombrelles, les sourires polis et distants dont elles le gratifiaient, lui, un simple sous-officier, figure importante néanmoins, qui s'était attiré les bonnes grâces du dieu de leur petit monde, le commandant. Il retrouverait son devoir ! Un univers sans complications, tout de règlement et de discipline, où l'on n'avait pas besoin de penser par soi-même ni d'affronter ses désirs.

Son foyer !

Le sergent fit claquer sa langue pour appeler Mickey qui traînait le pas.

"Allez, viens, dit-il gentiment. Ce n'est plus très loin maintenant."

Sur le sommet, un cercle de pins géants masquait le clair de lune. Le sergent entrava fermement les pattes avant de Mickey puis fixa la musette à grain. En temps normal, il aurait laissé son cheval se nourrir seul. Mais pas ici, avec des pumas affamés qui rôdaient sur les pentes. S'il arrivait quoi que ce soit à Mickey, il se retrouverait à pied, et en fort mauvaise posture. Les ruisseaux étaient asséchés, certaines des sources aussi, lui avait-on dit. On parlait de folie – la rage, apparemment – parmi les pumas ; et si c'était vrai, un homme à pied risquait d'être attaqué sans merci. Peut-être même un homme à cheval, d'ailleurs !

Pendant que Mickey mâchonnait tranquillement, le sergent installa son campement tout en sifflotant une vieille marche du temps de la guerre de Sécession. La lune déclinait à présent, et bientôt viendraient plusieurs heures de ténèbres avant que n'apparaisse une bande de jaune, à l'est, du côté de Mesa Encantada. Le sergent étendit sa couverture et disposa sa selle en guise d'oreiller, puis se ravisa, pris d'une soudaine aversion à l'idée de s'allonger, position trop vulnérable. Au diable le sommeil. Il dormirait une fois rentré à Mesa Encantada. Il alluma une autre cigarette et s'assit adossé au tronc d'un énorme pin. Après réflexion, il sortit la Winchester de son bagage et la tint sur ses genoux en riant de lui-même. "Et moi qui traitais Natty de vieille femme !" se dit-il.

Le temps s'écoula lentement. La lune se coucha. Les étoiles du désert, d'un blanc étincelant, clignotaient entre les arbres tout autour de lui. Les aiguilles de pin glissaient dans de doux bruissements. Mickey mangeait toujours. Un instant, le sergent se demanda si la grosse Maria s'était remise de sa bronchite et si sa superbe fille, Lolita, était revenue de San Gorgonio.

Maria était la gouvernante du commandant et l'amie particulière du sergent. Lolita, seize ans, une jeune fille charmante, était devenue la protégée de la commandante, qui l'avait envoyée à l'école à San Gorgonio. Lolita appelait le sergent "oncle Juan". Elle ressemblait un peu à Dolores, en plus jeune… Il s'était assoupi, et à cette pensée, il s'éveilla en sursaut. Comparer Lolita et Dolores ! Parfaitement ridicule. Une idée saugrenue qui lui était venue uniquement parce qu'il somnolait !

Mickey mâchait. Les aiguilles coulaient. Le temps passait. Quelque part sur le versant tranquille de la montagne, un petit animal

s'agita et fit craquer les broussailles. Qu'est-ce que c'était ? Un raton laveur ? Un porc-épic ? Il y eut un long grattement, puis le silence. Au-dessus de sa tête, un oiseau réveillé lança un bref gazouillis dans l'obscurité.

La tête du sergent tomba en avant. Il dormit, pendant que la terre tournait et que les heures s'acheminaient vers l'aube. Un puissant hennissement l'éveilla et il se dressa à genoux, armant la Winchester. Mickey hennit à nouveau, puis mugit et rua malgré ses pattes entravées. Le sergent surprit l'éclair de méchants yeux verts. Un frôlement, un brusque élan, et les yeux disparurent.

"Ça alors", fit le sergent, abasourdi, en se retenant à grand-peine de vider le chargeur de sa carabine dans l'obscurité. "Ils sont fous, ou vraiment affamés."

C'était insupportable. Il alluma un petit feu, comme font les Apaches, et rapprocha Mickey. Le cheval ne se fit pas prier ; il transpirait abondamment et vint se coller tout contre le sergent devant le feu.

"Le vieux Natty se serait lancé à la poursuite de ce satané félin – avec un couteau", se dit le sergent en lâchant un rire forcé.

Impossible de trouver une position confortable. Il s'asseyait, puis se levait, s'étirait, battait la semelle en maugréant, mais restait près du feu. Quand donc ce soleil allait-il paraître au bord du monde ?

À des moments pareils, on comprenait que les Apaches soient terrorisés par la nuit. Courageux comme des lions pendant le jour, formidables guerriers, mais pareils à un gamin qui a peur du noir. Au lieu de voir un puma fou, ils auraient vu un animal-esprit, un démon *Tschindi*, une âme égarée qui n'avait pas été enterrée correctement et revenait sous la forme d'un puissant félin.

Dans un soudain battement d'ailes, une énorme chouette s'éleva en rase-mottes entre les arbres, puis plongea vers la pente avec un long sifflement. Le sergent jura dans sa barbe, dénoua son bandana et s'essuya le front. Il posa la main sur le cou de Mickey. Le cheval tremblait, mouillé de sueur.

"Tu vas drôlement apprécier ton écurie, pas vrai, Mickey ? dit le sergent. Finalement, c'est pas mal d'être un animal domestique."

Il se rassit et contempla le feu. Au-dessus, l'oiseau noctambule poussa un gazouillis plaintif. "Tu ferais mieux de la fermer, toi, pensa